

## Compte rendu

### L'empire et ses limites

Benjamin ISAAC, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*. Clarendon, Oxford, 1992 (Revised Edition)

Rendre compte d'un livre quatre ans après sa première parution et après plusieurs réactions des plus compétentes, peut paraître une entreprise vaine ; elle est néanmoins justifiée, parce que l'ouvrage de Benjamin Isaac restera sans doute longtemps, sinon un livre de référence, du moins un livre beaucoup lu et médité.

Il le mérite certainement, ne serait-ce que par la fougue et le talent avec lesquels l'auteur conteste nombre des idées reçues sur la présence romaine en Orient, et en particulier sur la présence armée, sur les tâches habituelles de l'armée et les buts politiques qui lui étaient fixés. Même si toutes les idées reçues ne sont pas nécessairement fausses, et si toutes les assertions de l'auteur n'emportent pas toujours la conviction, sa très solide érudition force le respect et appelle de la part du lecteur un réexamen de ce qu'il croit savoir sur le sujet. Il ne sera plus possible d'écrire sur l'armée romaine sans utiliser ce livre.

Pour Benjamin Isaac, contrairement à ce que l'on a généralement tendance à croire, l'armée romaine en Orient n'était pas censée défendre l'Empire contre l'ennemi parthe ou sassanide, parce qu'une telle menace n'existait pas vraiment ; elle devait plutôt maintenir l'ordre et la domination romaine face aux contestations locales. L'armée romaine serait donc en premier lieu une armée d'occupation, même si elle servait de temps à autre les visées expansionnistes de tel ou tel empereur, animé apparemment plus par l'ambition personnelle que par des considérations sérieuses d'ordre économique ou stratégique. Il n'y aurait d'ailleurs point de pensée stratégique chez les Romains : l'absence de bonnes cartes et de services de renseignement dignes de ce nom les auraient empêchés de toute façon d'en avoir. Et si ces thèses concernent d'abord l'Orient romain, en particulier la Palestine, où l'auteur puise l'essentiel de sa documentation, il les considère en gros applicables de l'Euphrate à l'Ecosse.

Bien entendu, je résume ici à grands traits. La documentation d'Isaac est riche et variée, et son discours fait pour convaincre, mais sans simplifier. Il me semble cependant que, tout bien pesé, la réalité de l'Empire romain était différente : le niveau de contestation intérieure restait minime (sauf cas précis et limités, comme celui des Juifs) et permettait le maintien de l'ordre avec des moyens étonnamment réduits. En revanche, l'environnement extérieur était bien perçu comme hostile, ce qui appelait le maintien aux frontières d'un système de défense permanent.

Après tout, les Romains faisaient bien stationner leurs légions sur l'Euphrate, et c'est apparemment pour étoffer ce dispositif que les empereurs flaviens ont annexé le royaume de Commagène et laissé tracer une route de Damas à Soura sur le fleuve, en passant par Palmyre, même si le revenu de la Commagène devait aussi leur permettre de supprimer la *vicesima hereditatum*. Ce n'est certainement pas pour tenir en échec la population du royaume nouvellement incorporé que les légionnaires de Samosate regardaient la rive parthe d'en face. Même s'il est vrai que, entre l'expédition de Pacorus en 41 avant J.-C. et celle de Sapor en 253 après J.-C., les armées des grands rois n'ont guère pénétré sur le sol syrien (avec cependant une petite démonstration en 161), il ne faut pas en conclure qu'un tel danger n'était pas envisagé. Le premier objectif de toute stratégie défensive est bien entendu de dissuader l'ennemi d'attaquer ; si le but est atteint, il est impossible de savoir comment l'ennemi aurait agi en d'autres circonstances.

Il n'est pas essentiel, à ce propos, de savoir si les grands rois avaient des visées réelles sur la partie méditerranéenne de l'ancien domaine achéménide (pourra-t-on d'ailleurs jamais le savoir ?). Il suffisait qu'une telle hypothèse ne fût pas à exclure pour qu'un régime responsable la prît au sérieux et se prémunisse en conséquence. Sans entrer dans des analyses pour lesquelles on manque de données, on observera simplement que le conflit entre les deux puissances était toujours latent, même s'il se manifestait surtout en Arménie. Un revers comparable à celui de Crassus, ou même moindre, pouvait bien entraîner une invasion de la Syrie, comme c'est effectivement arrivé avec Sapor. La remarque célèbre de Pline l'Ancien sur Palmyre, reprise récemment par E. Will (*Syria* 62 [1985], pp. 263-269), montre à quel point l'empire iranien pouvait passer pour un rival en ce qui concernait la Syrie.

Benjamin Isaac ne pense pas non plus que les nomades aient représenté un danger réel ni que le dispositif romain fût destiné à les contenir : l'espacement des forts alignés sur les routes telles que la voie de Trajan en Arabie (dite *via nova Traiana* par les modernes) ou plus récemment la *strata Diocletiana* permettait aux bédouins de s'infiltrer facilement. Il n'y a pas lieu de reprendre ici les arguments pertinents de S.T. Parker (en dernier lieu: *Journal of Roman Archaeology* 5 [1992], pp. 467-472) qui fait justement observer qu'il ne s'agissait

nullement de tenir les tribus transhumantes en dehors d'une ligne impénétrable, mais au contraire de les faire passer dans les deux sens, selon le rythme des saisons et sous contrôle de l'autorité romaine. Cette tâche comprenait certainement à l'occasion une répression active, mais généralement la seule présence de l'armée romaine devait suffire pour empêcher des coups de main contre les sédentaires. Ainsi, un fort au NE de Damas a été construit *in securitatem publicam et Scaenitarum Arabum terrorem* (CIL III, 128, interpolé par Rey-Coquais, JRS 68 [1978], p. 70, n. 356).

Il n'est nullement question, en effet, d'une invasion arabe en force avant la randonnée musulmane du VII<sup>e</sup> siècle, mais, tout au plus, de rezzous sans conséquence que l'historiographie antique ne mentionne même pas. Quelques postes situés judicieusement près des puits et des points de passage obligés suffisaient sans doute, la plupart du temps, à empêcher ces coups de main. En fait, la notion traditionnelle de « défense en profondeur » ne convient pas à la situation du désert syrien. Si les établissements romains dans cette région ne sont donc pas faits pour arrêter l'ennemi, qui ne venait pas, ils sont aussi trop importants pour de simples tâches de police. A mon sens, tout en assurant les communications à l'intérieur du pays romain, ils permettaient surtout le transfert des troupes vers le seul front sérieux, celui de l'Euphrate.

Cependant, le front potentiel entre cette province et l'empire parthe se limitait à un tronçon relativement court de la boucle de l'Euphrate, à peu près de Samosate à Soura, avec un point de transit majeur à Zeugma entre les deux. Depuis les temps immémoriaux, tout le trafic entre la Mésopotamie et la Méditerranée passait par là. Les légions y gardaient donc, avec efficacité pendant trois siècles, la région d'Antioche. Comme le désert syrien plus au Sud empêchait en pratique toute invasion massive, Rome pouvait se fier aux Palmyréniens pour le contrôle des pistes qui ont fait la fortune de l'oasis.

Il convient d'insister sur le fait que la vallée du Moyen-Euphrate n'était pas divisée par la frontière au milieu de ce cours d'eau. Il est en effet impensable que des postes adverses pussent se faire face à travers le fleuve large de quelques centaines de mètres à peine, chacun séparé de ses arrières par de larges étendues désertiques. Au contraire, le stratège parthe de Doura administrait tout aussi bien la Parapotamie que la Mésopotamie, donc les deux rives, tandis que plus en aval, vers 'Ana, la vallée relevait du territoire de Palmyre, comme je crois l'avoir démontré ailleurs (*Syria* 60 [1983], pp. 53-68). Cela correspond si bien aux données du terrain que la frontière entre la Syrie et l'Iraq coupe aujourd'hui la vallée tout près de l'endroit où le territoire de Doura - qui relevait jusqu'à 164 du royaume parthe - rencontrait en aval celui de la stratégie de 'Ana, qui dépendait de Palmyre. La frontière au sens moderne du mot, strictement délimitée, n'a sans doute jamais existé dans l'antiquité : ce n'est pas par hasard que l'on ne connaît aucune borne de l'Empire, comme le rappelle l'auteur, citant Daniel Schlumberger.

S'il est vrai que la cartographie antique laissait à désirer, faute de moyens techniques, et que, par conséquent, les notions géographiques globales des érudits qui en dépendaient ne sont pas toujours exactes, les marchands et autres voyageurs professionnels ne devaient pas être dépourvus de connaissances pratiques, et l'on trouvait toujours des guides. Prenons l'ouvrage d'Isidore de Charax, composé vers le tournant de l'ère, sans doute pour étoffer le dossier de C. Caesar, préparé pour la mission en Orient de celui-ci. C'est un itinéraire précis qui pouvait bien, surtout dans sa version originale non abrégée (qui ne nous est pas parvenue), remplacer une carte de la région. De toute évidence, il appartient à un genre qui devait être répandu, comparable aux *itineraria picta*. Par conséquent, lorsque les généraux romains s'aventuraient en pays ennemi, ils pouvaient habituellement compter sur des renseignements raisonnablement précis, ce qui ne signifie évidemment pas qu'ils étaient à l'abri des guet-apens divers, ni que la témérité ou l'étourderie leur étaient totalement étrangères.

Les données du terrain ne laissaient d'ailleurs guère de choix à un envahisseur. Toutes les invasions romaines dirigées contre la Mésopotamie utilisaient le même itinéraire le long de l'Euphrate, quitte à tenter des diversions sur le Haut-Tigre. Parfaitement prévisible dans l'un ou l'autre sens, cette voie était gardée en conséquence et nous connaissons particulièrement bien le dispositif romain du secteur de Doura-Europos, grâce aux documents de ce site. Les troupes placées sous le commandant de la place, comme celles qui, à l'époque des Sévères, occupaient Kifrin et Bîdjân plus en aval, avaient pour mission tant d'assurer les étapes d'une expédition que d'empêcher une progression ennemie éventuelle. Il s'agissait d'une route fortifiée qui doublait la voie d'eau, placée sous la responsabilité d'un *dux ripae*. Plus tôt déjà, un centurion était *curator ripae superioris et inferioris* (H. Seyrig *apud* J. Starcky, *Inv. X*, 17 et *Syria*, 22 [1941], p. 236-240 = *Antiquités syriennes*, t. 3 [1946], p. 180-184), sans doute du secteur de Samosate et de celui de Zeugma.

La Syrie intérieure recevait une légion stationnée à Raphanée, aux pieds du Mont Bargylus (aujourd'hui la montagne alaouite), puis à Danaba près de Qaryateyn, sans parler des ailes et cohortes auxiliaires. La dislocation de ces unités n'est connue que d'une façon très lacunaire, ce qui rend tout essai de restitution d'une pensée stratégique extrêmement aléatoire. Selon Isaac, ces troupes avaient pour mission de tenir en échec les populations insoumises et de réprimer le banditisme, encore que la documentation existante ne permet nullement de mesurer l'ampleur de tels phénomènes hors de Judée. De même, le fait que les unités romaines étaient souvent stationnées dans des villes syriennes s'explique simplement par la disponibilité de ces cantonnements, quels que puissent être les inconvénients pour l'habitant ou pour la discipline militaire. Il n'en résulte pas que les villes concernées étaient considérées comme potentiellement rebelles.

L'occupation de la Palestine, après la guerre juive, avait un caractère tout à fait particulier : il fallait y déployer des forces comparativement démesurées pour une assez petite province située loin des frontières. A ce rythme, les Romains n'eussent jamais pu se maintenir, en Orient ou ailleurs, si la population leur avait été à ce point systématiquement hostile. Le brigandage même avait très souvent en Judée une dimension politique, comme il ressort du récit de Josèphe ou, pour l'époque postérieure, de certaines anecdotes talmudiques citées par l'auteur. Savoir jusqu'à quel point ces faits divers peuvent refléter les conditions générales du pays reste une question ouverte. En tout cas, la répression du banditisme dans d'autres provinces, pour être efficace, devait être confiée au pouvoir municipal, tels les « stratèges des nomades » en territoire palmyrénien (par exemple *Inv. X*, 44) ou en Syrie du Sud.

C'est en 75 après J.-C. que Trajan père, alors gouverneur de la Syrie, traça la route entre Palmyre et Soura; elle prolongeait les approches de l'oasis depuis l'Ouest et le Sud. Et puisque cet effort coïncidait, comme Glen Bowersock l'a montré (*JRS* 1973, pp. 133-140), avec d'autres entreprises qui méritèrent une *laurus parthica*, il semble bien que cette route désertique était censée les soutenir. Elle devait, selon toute apparence, permettre de transférer rapidement les légions rassemblées en Palestine sur la frontière parthe, si le besoin s'en faisait sentir. Le danger que les nomades pouvaient représenter pour la province n'y était pour rien. D'ailleurs, la raison d'être de Palmyre était précisément de contrôler les bédouins et si possible de les enrôler à son service.

La garnison romaine de l'oasis n'est attestée que depuis le II<sup>e</sup> siècle et consistait en une *ala I Thracum Herculiana*, puis *ala Vocontiorum* (et non un *numerus*, comme M. Speidel l'a démontré), enfin une cohorte montée, *I Flavia Chalcidenorum*, les deux dernières ayant échangé leurs postes respectifs de Palmyre et Thelsea (Dmeir) sur la route de Damas; en cas d'urgence, cette troupe pouvait rejoindre l'Euphrate à Soura en quelques jours. Elle n'avait certainement pas pour mission de surveiller la cité caravanière, dont la loyauté était la condition première de la réussite commerciale.

Si l'établissement de la *strata Diocletiana* répond au besoin de remplacer les milices de Palmyre dans leur contrôle du désert, cette mission ne semble pas avoir été remplie d'une façon particulièrement heureuse. Elle était certainement difficile à assurer, au point qu'il a paru utile, au VI<sup>e</sup> siècle, de confier ce soin aux dynastes ghassanides, tant en Syrie qu'en Arabie. En tout cas, l'existence de la voie trans-désertique n'a jamais incité les Sassanides à l'utiliser dans leurs incursions : Sapor est venu par la Syrie du Nord jusqu'à Emèse, où il a été tenu en échec, et le premier envahisseur qui ait jamais atteint Palmyre par l'Est fut Khaled ibn al-Walid et ses guerriers musulmans.

Quels étaient donc les buts stratégiques des Romains en Syrie ? A partir de Vespasien, le raccourci désertique par Palmyre, destiné à porter des renforts depuis la Syrie du Sud et la Judée vers la frontière de l'Euphrate, permettait tout aussi bien de parer à une surprise du côté parthe que d'appuyer une offensive en Mésopotamie. On ignore si Trajan l'a déjà utilisé dans ce but, mais on sait que les légions sont effectivement passées par Palmyre lorsqu'elles faisaient route pour la guerre parthique de Sévère Alexandre (*Inv.* III,22). A aucun moment les forts de la route trans-désertique n'ont eu à briser l'élan de l'ennemi.

Il en allait bien entendu autrement avec les places de la Mésopotamie. Cette conquête sévérienne, âprement disputée par les Perses, présentait un avantage stratégique important en tant que base d'opérations contre Ctésiphon ou l'Arménie, mais bien moindre en tant que bastion couvrant la Syrie romaine. En effet, aucune initiative parthe au II<sup>e</sup> siècle ne semble avoir suggéré que la ligne de l'Euphrate pourrait s'avérer un jour insuffisante. Pourtant, un formidable effort de fortification, dont le rempart d'Amida donne encore aujourd'hui la mesure, indique l'importance des moyens nécessaires pour défendre la nouvelle province. Cette annexion était destinée à en préparer d'autres, sur les pas de Trajan. Notons en passant que la ville de Hatra n'a jamais été annexée par Rome, même lorsqu'elle a reçu, à la veille de sa chute, des vexillations romaines. Elle n'était d'ailleurs pas une cité caravanère (cf. p. 152 s.); son puissant rempart protégeait un riche sanctuaire, centre culturel des nomades de la Djezireh iraquienne dont les grands-prêtres de Hatra étaient devenus rois.

Pour expliquer les entreprises répétées contre la Babylonie, l'auteur a sans doute raison d'insister, plus qu'il n'est à la mode aujourd'hui, sur des motifs traditionnels, gloire et butin. Il n'est pas prudent de les rejeter pour des spéculations sur des avantages économiques douteux ou une doctrine stratégique hypothétique. En tout cas, l'annexion était impraticable et les Romains ont eu tout le temps pour s'en convaincre. De là à prétendre que l'armée romaine servait surtout comme instrument de politique intérieure, même en campagne au-delà des frontières, et comme une force d'occupation en-deçà, il y a un grand pas à franchir. Il est certain que Benjamin Isaac a brossé une toute nouvelle image de la domination romaine en Orient.

Michel Gawlikowski  
Université de Varsovie